

PAGES
MANQUANTES



NUIT DE NOEL (Pierrey)

LE ROSAIRE

Couvent des DOMINICAINS, ST-HYACINTHE

VOL. XI No 2. FÉVRIER 1905.

ABONNEMENT { CANADA \$1.00
FRANCE 6 frs

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

PAGE D'EVANGILE

Signe de contradiction

 ÉTAIT l'heure du sacrifice matinal. Une foule pieuse et recueillie se pressait dans les parvis du Temple. Du cœur de ces Juifs, confiants dans les antiques promesses, s'échappait ardente, la suppliante prière "de la Rédemption."

Parmi ces adorateurs du Dieu d'Israël, se trouvait une jeune femme et un vieillard, Marie et Joseph, arrivés la veille de Bethléhem. Quarante jours s'étant écoulés depuis la Naissance de Jésus, ils étaient venus, pour obéir à la loi de Moïse, offrir leur enfant au Seigneur.

Suivant la coutume, ils se présentèrent dans la Cour des Femmes, devant la porte de Nicanor.

Humblement, Marie s'agenouilla. Son visage, fidèle expression de la sublime beauté de son âme, était radieux. Elle remit son Fils entre les mains du prêtre, paya pour le racheter cinq sicles de la monnaie sacrée, et donna pour être offert en holocauste, au lieu de l'agneau d'un an, trop coûteux pour leur modeste bourse, les deux colombes, présent des pauvres. Puis, selon les rites, le sacrifice pour la purification s'accomplit.

Personne sans doute n'avait remarqué cette cérémonie. La chose était si fréquente. Et cependant quel grand et profond mystère venait de s'accomplir ! Jésus avait pris possession de la maison de son Père et officiellement, en présence des anges ravis, il avait renouvelé le don de tout lui-même qu'il avait fait à sa venue en ce monde.

La sainte famille, heureuse de s'être soumise à la loi du Seigneur, allait s'éloigner, quand une scène inoublia-

ble, destinée dans les secrets dessins de Dieu à perpétuer à jamais le souvenir de la Présentation de Jésus, se déroula dans le Temple.

* *
*

Il y avait dans Jérusalem un homme juste et craignant Dieu, nommé Siméon. Très versé dans la connaissance des Saintes Ecritures, il vivait dans l'attente de la consolation d'Israël.

Ame jeune dans un corps délabré, il gardait sous ses cheveux blancs la confiance de la jeunesse. Loin de se lamenter comme font d'ordinaire les vieux, il attendait, dans une inaltérable sérénité, le Messie promis à ses pères.

Rien, ni le spectacle navrant de la ruine matérielle de son pays, ni les scandales et les désordres du règne d'Hérode, ni l'approche de la mort, rien ne pouvait détruire ou même énerver cette espérance invinciblement ancrée dans son âme. Sa foi, loin de s'amoindrir ou de décroître devenait chaque jour plus vive, plus ardente, plus enthousiaste, L'Esprit de Dieu, parlant doucement à son cœur, ne lui avait-il pas dit qu'il ne descendrait pas dans les ombres glacées du tombeau, sans avoir vu de ses yeux, le Christ du Seigneur ?

Tout lui disait que le salut était proche.

* * *

Un jour que sa prière s'était faite plus fervente, Siméon entendit une voix qui le pressait d'aller au Temple. Docilement il se laissa conduire.

A cet instant même Marie et Joseph s'avançaient devant l'autel des Oblations.

Rien ne frappa d'abord les regards du saint vieillard. Il priait, mêlant sa voix et ses soupirs à la voix et aux soupirs de tout le peuple, quand il vit s'approcher une pauvre famille qui présentait son premier-né au prêtre. Soudainement éclairé, à la vue de cet enfant il tressaille. Il reconnaît en lui la consolation attendue, l'unique objet de ses vœux.

Devant la foule étonnée, il prend Jésus dans ses bras, le presse sur son cœur. Des larmes de joie et de reconnaissance mouillent ses deux yeux à demi éteints et cou-

lent brûlantes sur les rides profondes de son visage. Transporté, il entonne ce cantique, "expression immortelle de la joie des hommes d'espérance, qui voient enfin de leurs yeux le bien auquel ils ont cru dans la longanimité d'une foi indomptable."

Maintenant. ô Seigneur, laissez aller votre serviteur, selon votre parole.

Car mes yeux ont vu votre salut.

Ce salut que vous avez préparé à la face de toutes les nations.

Lumière qui éclairera les païens, et gloire d'Israël, votre peuple."

Longtemps, pendant que son père et sa Mère étaient dans l'admiration des choses qu'on disait de Lui, il contempla celui que son cœur avait tant souhaité de voir. Puis, comme un homme prêt à quitter cette terre qui désormais lui sera insupportable, son unique désir étant satisfait, il lève les yeux au ciel et étendant sur l'Enfant, sur Marie et sur Joseph ses mains tremblantes, il les bénit.

Se tournant vers Marie, avec un accent prophétique et plein d'une douloureuse mélancolie, il lui dit : *Femme, cet Enfant est établi pour la ruine et la résurrection de plusieurs en Israel. Il sera un signe de contradiction. Votre âme de Mère sera transpercée d'un glaive.—Par là, ajouta-t-il, les pensées secrètes des cœurs seront révélées.*

* * *

Il sera un signe de contradiction. Voilà l'annonce de la destinée de Jésus.

Isaïe, bien des siècles auparavant, avait dit aux Juifs en leur parlant du Christ : *Il sera pour vous un principe de sanctification ; il sera aussi une pierre d'achoppement. Contre cette pierre placée dans les fondements de Sion, ceux qui n'ont pas la foi, viendront se briser, à son contact au contraire ceux qui auront la foi seront vivifiés.*

N'est-ce pas là, toute la vie de cet Enfant ? Principe de résurrection pour les uns, il devient une cause de ruine pour les autres. Ce qu'il a été durant son existence terrestre, il l'est encore dans sa survivance dans l'Eglise. Car le Christ ne change pas, ce qu'il était hier, il l'est aujourd'hui, il le sera demain. Et c'est pourquoi, de nos

jours comme dans les siècles passés, le Christ est un signe de contradiction.

Est-il sur la terre un homme qui ait été et soit encore plus haï que le Christ ?

Chassé de son berceau par des persécuteurs, traqué durant sa vie comme une bête fauve, il meurt sur un gibet victime de la haine.

Cette haine, aussi féroce qu'injustifiable, loin d'expirer devant la pierre qui ferme son sépulcre, redouble et s'attaque à tout ce qui le représente. Les persécutions, voilà le sujet des plus nombreux chapîtres de l'histoire de l'Eglise.

Les hommes le contredisent et le haïssent parce que dit Bossuet : " Ils sont superbes, et ils ne veulent pas s'humilier pour recevoir les sublinités qu'il leur annonce ; ils sont charnels et sensuels, et ils ne veulent pas se dépouiller de leur sens pour entrer dans les choses spirituelles où il les veut faire entrer : ils sont vicieux et corrompus, et ils ne peuvent souffrir d'être repris par la vérité." Il en sera toujours ainsi, les hommes haïssent toujours ce qui les gêne, ce qui leur fait obstacle.

Si Jésus-Christ a été haï, il a aussi été aimé, et aimé jusqu'à sa passion, jusqu'à la folie.

Elle est innombrable la légion de ces enthousiastes d'amour que, ni la faim, ni les persécutions, ni la mort n'ont pu séparer de la charité du Christ. Pour le suivre dans la voie crucifiante du renoncement qu'il avait tracée de son sang, l'homme a quitté, abandonné ce qui lui tenait le plus au cœur, et martyr volontaire, sur l'autel de l'amour, il a tout sacrifié, il s'est immolé lui-même.

En présence des prodiges enfantés de nos jours encore par cet amour qui fait pâlir tous les autres amours, un impie de notre temps, laissait échapper de sa bouche souillée par tant de blasphèmes ce précieux aveu : "Jésus-Christ est mille fois plus aimé aujourd'hui qu'il ne l'a été de son vivant."

Amour et haine, tels sont les deux mots qui résument toute l'histoire de l'humanité dans ses rapports avec le Christ.

Si cela vous étonne, rappelez-vous la prophétie du saint vieillard Siméon : Cet enfant sera un prodige de

contradiction. Il faut être pour lui ou contre lui. Pas de neutralité, *car il force les consciences à se révéler.*

Au pied de la Croix, signe de ralliement ou de répulsion, il faut croire, aimer, espérer, ou bien maudire, railer et insulter.

FR. A. VUILLERMET, O. P.

— o —

Notre-Dame de la Quercia



ETTE biographie (1) d'une sainte madone italienne a reçu, dès son apparition, d'unanimes approbations. Elle les mérite par l'intérêt religieux, historique et artistique du sujet, par la piété filiale de l'auteur, par la facilité et la distinction du style, par l'abondance des gravures d'une reproduction achevée, bref, par la perfection de l'ensemble et des détails qui indique sûrement une main d'ouvrier. Vous diriez un sanctuaire qui en raconte un autre, tous deux en l'honneur de Notre-Dame. La description tour à tour austère et réjouie de la Moyenâgeuse Viterbe en est le portail. Du seuil, vous voyez l'image de la Vierge peinte sur une brique et posée entre les branches noueuses "d'un chêne" par un homme de foi, pour protéger, féconder et affiner sa vigne. Les passants, isolés, la saluent d'abord, puis s'agenouillent, puis se groupent, et, comblés des miracles promis à ceux qui prient en commun, se forment en bataillon de pèlerins, au cri de guerre sainte *Ave Maria*. Pour demeure à l'image bénie, ils lui élèvent un temple magnifique. Qui peut en être le prêtre, le prédicateur, plus que les Dominicains. Ne sont-ils pas les privilégiés de la Vierge du Rosaire ? L'autorité diocésaine les appelle, la confiance des fidèles leur bâtit un couvent, et, non sans épreuves, couvent et église unissent leurs destinées apostoliques.

Oh ! l'heureux couvent ! Il a été le berceau de la restauration dominicaine en France. Le P. Lacordaire, les FF. Piel et Réquédât l'aimèrent et nous l'ont dit. Aujourd'hui

d'hui encore, chassés par la tourmente, "des agneaux du troupeau de Dominique" y ont trouvé un bercail. Puisse-t-il, en récompense de sa fraternelle hospitalité, ne jamais connaître lui-même les injustices des révolutions, les brutalités d'une expulsion et la solitude lamentable d'un foyer abandonné.

Tous ces souvenirs, et d'autres encore, sont décrits, je devrais dire, peints par le R. P. Mortier, avec un amour senti, ce qui est bien le meilleur moyen d'être spirituel, pieux, communicatif et très intéressant.

FR. L. B.

— o —

L'Orphelinat des Petits Martyrs

VOUS me demandez d'adresser quelques lignes au *Rosaire*.—Je me disais bien aussi, parfois que j'étais un peu canadien,—canadien de passage, sans doute,—mais qui garde, comme l'un des plus sympathiques souvenirs de sa jeunesse, celui de la franche hospitalité qu'il reçut là-bas.

Il était donc tout naturel, à moi, de payer mon écot au cher *Rosaire*, en lui parlant quelquefois des choses curieuses ou tristes du pays où je vis maintenant.

Permettez-moi de vous entretenir aujourd'hui d'une œuvre qui m'est particulièrement chère — je veux dire : *l'Orphelinat des Petits Martyrs*.

Les premiers massacres du Kurdistan (1896-97) ont amené les missionnaires dominicains de Van à ouvrir un orphelinat aux jeunes chrétiens dont les pères où les mères avaient été tués. Ce fut l'une des premières œuvres fondées par la mission, œuvre bien humble, bien douloureuse aussi, comme l'étable de Bethléem.

Qu'étaient les malheureux devant qui s'ouvraient ainsi nos portes !

Les massacres n'ont point été, pour leurs victimes, un de ces désastres qui se produisent tout d'un coup, comme un orage ou un tremblement de terre. Ils furent

en réalité le dernier acte et le dénouement du terrible drame, qui se déroulait, depuis quelque temps, en ce pays. Avant de frapper, le Kurde volait et pillait ; avant de tuer en masse, il tuait en détail.

Aussi, lorsque les hordes kurdes, encouragées par ces tentatives d'avant garde, descendirent de leurs montagnes, entraînant et brisant impitoyablement tout ce qu'elles rencontraient, les villageois qui fuyaient devant la tempête, étaient déjà minés par la faim et les privations de toutes sortes.

Plus que beaucoup d'autres, les orphelins que nous avons recueillis à la Mission avaient souffert de cet état de choses ; — car, nous ne pouvions recevoir à l'orphelinat tous ceux qui se présentaient ; et naturellement les plus abandonnés avaient nos préférences.

Aux souffrances de la faim et du froid s'en étaient ajoutées d'autres ; et celles-la plus pénibles. Les pauvres enfants nous arrivaient, la mémoire pleine encore des scènes de carnage dont ils avaient été les témoins et les victimes. Presque tous avaient vu leurs pères ou leurs frères aînés massacrés sous leurs yeux ; — deux orphelins portent sur leurs crânes et un troisième sur le cou, la trace du poignard. . . . ils garderont toujours les cicatrices des blessures qu'ils ont reçues, pour la plus belle des causes.

“ Avais-je tort, cher Père, en commençant ma lettre, d'appeler cette œuvre : “ l'Orphelinat des Petits Martyrs.”

* * *

Les enfants recueillis chez nous devaient, semble-t-il, dès les premières heures, être pour nous confiants, ouverts, aimants. Il n'en fut rien, d'abord.

L'enfant arménien ne manque pas de qualités. Il est généralement enthousiaste, travailleur, actif ; mais, je l'avoue, il est souvent défiant, égoïste et rancunier. Naturellement défiant, — comme tous ceux qui ont beaucoup souffert de la part des hommes, — nos jeunes réfugiés apportent en outre, avec eux, tous les préjugés répandus dans leurs villages contre le missionnaire catholique :

— “ Sans doute, les pères reçoivent les malheureux ; mais c'est avec le secret espoir de leur faire du mal, un jour.”

Nos enfants en étaient absolument convaincus. Leur préparait-on un remède ? ils étaient persuadés qu'on voulait les empoisonner, et employaient toutes les ruses imaginables pour le faire disparaître au lieu de le prendre. Je me vis un jour, pour triompher d'une de ces répugnances chez un petit malade, obligé d'avalier moi-même, avant lui, quelques gorgées de "sel anglais" qu'on lui présentait devant moi.

— "Les Pères sont des ogres. Ils se servent de leurs ceintures pour étrangler ceux qui s'approchent trop près d'eux."

On m'amenait un jour d'un village situé à quelques heures de la ville, un garçon d'une dizaine d'années. Dès qu'il me vit, il se mit à pousser des cris et à se lamenter. Cela durait depuis plusieurs heures, quand on découvrit enfin la raison de ses larmes. Il m'avait vu, lorsqu'on me le présentait, passer machinalement la main dans ma ceinture... et il s'attendait à une mort prochaine.

Les plus petits regardaient les sœurs comme des oiseaux étranges — des vautours blancs. Leurs cornettes étaient des ailes ; — et, bien entendu, ces oiseaux mangeaient les enfants....

Aujourd'hui ces préjugés ont disparu ; et s'ils existaient encore chez les derniers venus, l'expérience des aînés et quelques mois de bons soins les ont fait s'évanouir.

* * *

L'éducation religieuse des orphelins qui arrivaient à nous était complètement nulle.

En général, dans leurs villages, le prêtre, d'ordinaire cultivateur ou tisserand ou charron, célèbre la messe à Noël et à Pâques. D'instructions religieuses, de catéchismes, on entend jamais parler. Beaucoup d'enfants nous sont arrivés sans savoir faire le signe de la Croix.

Il y a un an et demi, un bambin de 10 ans m'est amené. Pendant qu'on lui cherchait les habits qu'il devait mettre en échange des haillons qui le couvraient, je le pris par la main et le conduisis à la chapelle. Arrivé devant la statue de la sainte Vierge, il s'étonne et demande ce que c'est.

— "C'est Marie, mère du petit Jésus."

—“ Quoi ? qu'est-ce que tu dis là, interroge-t-il, je ne comprends pas.”

Pauvre petit ! il ne connaissait pas davantage le Bon Dieu. Aujourd'hui, c'est l'un de nos enfants les plus pieux ; et c'est plaisir de voir avec quelle ardeur il apprend son cathéchisme pour pouvoir faire, cette année, sa première communion.

Enfin, ces chers affamés ont eu du pain ; ces caractères rudes et défiants se sont peu à peu réformés ; et ces petites âmes se sont ouvertes.

Que de rêves n'avons-nous pas faits pour eux ! Que de projets pour établir solidement et assurer l'avenir de cette œuvre, où nous voyions le noyau solide du peuple catholique en ces contrées.

Hélas ! la persécution qui, en France, chasse les religieux, a eu déjà son écho dans les Missions lointaines. Les catholiques de France se voient obligés chaque jour à de nouveaux sacrifices, pour maintenir les œuvres de charité et d'éducation laissées par les exilés ; et, en conséquence, à diminuer les dons qu'on faisait autrefois aux missionnaires. Par suite, nous nous sommes vus forcés de renvoyer déjà bon nombre de nos enfants, et si la Providence ne nous vient promptement en aide, peut-être bientôt seront-nous dans la nécessité de faire une nouvelle hécatombe !

Ce qui rend plus douloureux ce premier sacrifice et cette cruelle perspective, c'est que, dans la contrée, la misère devient de plus en plus grande. Déjà, dans les rues et sur les chemins, nous rencontrons des bandes d'enfants accourus du dehors, et s'imaginant trouver à la ville le pain qu'ils n'ont plus chez eux. Ils parcourent nos rues, presque toujours pieds nus ; et vêtus de quelques lambeaux de toile jadis blanche, à travers laquelle on voit leur peau. Or nous avons déjà ici deux pieds de neige ; et un froid qui ne tardera pas à égaler celui de St-Hyacinthe au plus fort de son hiver.

Beaucoup de gens de la ville souffrent eux-mêmes d'une misère noire. Aussi les petits “quêteux” ne reçoivent pas grand chose,—heureux parfois de trouver quelques épluchures de légumes perdus dans le fumier.

Hier, j'en ai vu deux—deux frères de 9 et 10 ans,—deux squelettes ambulants,—dévorer à pleines dents un

tronçon de chou tout crû, qu'ils avaient déterrés de dessous la neige.

Et ils sont partis.

Combien d'autres sont partis ? — où ? Dieu le sait : Mourir, sans doute abandonnés dans quelque coin, près d'une pauvre femme de mère abandonnée ou morte elle-même.

Cher Père, je ne fais pas une description exagérée ou même soulignée pour attendrir davantage vos lecteurs. Ce sont là des souffrances près desquelles nous passons souvent ; près desquelles hélas nous passons vite, parce que nous n'avons pas le morceau de pain qu'il faudrait donner.

... Petits enfants canadiens, que le Bon Dieu est bon qui vous a laissé vos parents, et leur donne de quoi vous faire vivre ! Demandez-leur de nous aider, pour l'amour de vous, à faire vivre tant d'enfants de votre âge qui meurent de faim, après avoir vu leurs pères tués par les méchants ! (1)

FR. T. MAHIEU, O.P.

— o —

Vie cachée de Jésus. Sa Science



ÉSUS a grandi, jusqu'au jour où il s'est révélé le Messie, comme un enfant du peuple. Fils d'ouvrier et ouvrier lui-même, il n'a eu que les leçons de sa Mère et de son père, et il n'a connu les Ecritures qu'à la Synagogue, qu'il fréquentait comme tous les jeunes hommes de son pays. Le Fils de l'homme avait-il besoin de Maître ? Son maître unique était le Fils même de Dieu qui l'inondait progressivement de sa sagesse éternelle. C'est de cette source infinie que découlaient la prudence et les réponses qui émerveillèrent les vieux docteurs d'Israël, dans la scène du Temple où le Dieu laissait filtrer à travers l'adolescent quelques rayons célestes,

(1) Nous recevrons avec joie les offrandes qu'on voudra bien nous envoyer pour cette malheureuse mission. Au nom de nos chers missionnaires, nous disons d'avance à nos généreux donateurs : Merci et que le bon Dieu et Saint Dominique vous le rendent. A. V.

C'est lui qui l'emmena loin de ses parents dans la maison du Père, et lui inspira cette initiative souveraine qui devait diriger toute sa vie, tous ses actes, toute sa destinée, sans que nul, ni père, ni mère, ni ami, ni maître, ni rien de créé pût l'altérer un instant, ni même l'entraver.

Le Fils de Dieu, si l'on osait, devant un tel mystère, parler une langue humaine, le Fils de Dieu, le Verbe était vraiment le génie du Fils de l'homme ! De là, ce mystère impénétrable de la vie cachée de Jésus, dont notre œil ne peut voir que les signes visibles, mais que la foi doit reconnaître et devant lequel la raison éperdue ne peut que s'abîmer.

P. DIDON, O. P.

— o —

BIOGRAPHIE CANADIENNE

La Mère Marie de Saint-Joseph (Ursuline)

“Celui qui aime court, vole et se réjouit.”—Imitation.



QUÉBEC possède la plus ancienne maison d'éducation fondée pour les jeunes filles dans l'Amérique du Nord.

Tous les Canadiens le savent et la mémoire de la vénérable Marie de l'Incarnation et de Mme de la Peltrie est chez nous en bénédiction.

Ces insignes bienfaitrières du pays vivent et vivront à jamais couronnées de reconnaissance et de respect. Mais la jeune religieuse qui partagea leurs périls, leurs labeurs, leurs héroïques misères n'est guère connue. Qui songe à cette aimable et douce mère Saint-Joseph ?

Notre grande Marie de l'Incarnation l'appelait *son ange, sa très chère, sa très fidèle compagne*.

Sa correspondance, durant les vingt ans qu'elle lui survécut, prouve qu'elle l'avait en véritable vénération et la notice qu'elle lui a consacrée nous la montre digne des autels.

Elle l'avait connue dans l'intime du cœur, elle l'avait vue à l'œuvre. Elle savait que rien n'avait jamais paru lui coûter, que les souffrances de toutes sortes, loin de l'accabler, semblaient lui donner des ailes. Et ravie du vol qui avait porté au ciel cette âme divinement enflammée, la *Thérèse de la Nouvelle-France* se plaignait de traîner sa croix, d'aller à pas de plomb.

A la mort de la mère Saint-Joseph on parla beaucoup de certains faits extraordinaires qui parurent une révélation de sa gloire. Ces faits ont été attestés, mais la mémoire de cette enfant de la vieille et noble France ne vit plus guère aujourd'hui que dans le monastère qu'elle habita, où ses ossements sacrés reposent, confondus avec ceux de Marie de l'Incarnation et de Madame de la Peltrie.

Elle aurait pourtant chez nous, bien des droits à un souvenir impérissable. Personne n'a plus aimé le Canada sauvage. Cette céleste créature en avait vraiment fait sa patrie. Elle assurait qu'elle ne pouvait rien faire que pour ce pauvre pays. Quand les périls s'aggravaient, que la Nouvelle-France semblaient condamnée à périr, elle s'offrait à Dieu en victime : "Seigneur, disait-elle, effacez mon nom du livre de vie plutôt que de permettre la ruine de la colonie."

* * *

Marie de la Troche Savonnières appartenait à une opulente et noble famille fort liée avec la famille de Madame de Sévigné. Elle naquit dans un château de l'Anjou, vers la fin de l'année 1616.

Aussitôt après sa naissance, sa mère la consacra à la Vierge, la priant de l'offrir à son Fils. Elle lui fit donner le nom de Marie et dès son bas âge, ce nom fut à l'enfant un grand sujet de joie.

Elle disait sans cesse qu'elle voulait être religieuse.

Cela amusait fort son père dont elle était les délices. Pour l'exciter il assurait qu'il allait la marier avec un petit gentilhomme du voisinage et pour donner de la couleur à ses paroles, il lui apportait souvent des cadeaux qu'il disait envoyés par ce futur mari. M. de la Troche avait grand soin de choisir ce qui pouvait le plus charmer l'enfant. Mais elle repoussait tous les cadeaux avec indigna-

tion, protestant en pleurant qu'elle n'aimerait jamais que Dieu.

Jamais fillette ne fut plus attachante, plus aimée, ni plus frêle. Elle semblait pétrie de grâces et de faiblesse. Mais dès lors, on pouvait juger qu'elle avait un grand sens et un grand cœur.

A douze ans, Marie de la Troche était l'amie, la protectrice des pauvres, la joie et l'orgueil de sa famille. Mais déjà la vie religieuse l'attirait. C'est dans l'austérité du cloître qu'elle voulait passer les années de la légèreté, de la gaieté, de la première fleur et elle pressait ses parents de la laisser offrir à Dieu un sacrifice entier.

Elle avait quatorze ans quand elle obtint d'entrer au noviciat des Ursulines de Tours. Contre toute attente, sa débile santé s'y fortifia.

M. et Mme de la Troche étaient trop chrétiens pour refuser leur fille à Dieu. Ils éprouvèrent pourtant sa vocation jusqu'à la fin et par tous les moyens que la plus vive, la plus passionnée tendresse peut inventer. La fragile enfant sut résister aux entraînements de son cœur ; elle déploya une force qui étonna les plus ferventes religieuses et fit profession sous le nom de Marie de Saint Bernard.

C'est pour obtenir la grâce de venir au Canada, affronter la faim, le froid, les fatigues, les misères de toutes sortes et peut-être la mort au milieu des tourments, qu'elle prit plus tard le nom de Saint Joseph.

On sait comment la volonté divine fut révélé à la Mère de l'Incarnation, comment, elle qui ignorait même l'existence du Canada, reçut l'ordre d'y aller bâtir une maison à Jésus et à Marie.

Toutes ressources lui manquant, elle ne pouvait obéir, mais dans le secret du cœur, la flamme apostolique la consumait et l'on conçoit avec quel intérêt elle devait lire les *Relations de la Nouvelle France* qui commençaient à se répandre.

Beaucoup plus âgée que Marie de la Troche, la Mère de l'Incarnation était pourtant sa compagne de noviciat et bien des fois, elle dût l'entretenir de ces missions lointaines où ses pensées s'en allaient toutes.

Alors dans les monastères, un souffle d'enthousiasme soulevait les âmes et les poussait vers le Nouveau-Monde,

anssi chez les Ursulines de Tours, l'émotion fut extrême quand on apprit qu'une noble et riche veuve, Madame de la Peltrie, venait chercher la Mère de l'Incarnation pour fonder au Canada un foyer d'instruction.

Le P. de Condren et M. Vincent (Saint Vincent de Paul) avait approuvé le projet. L'archevêque de Tours l'agréait. "Est-il bien possible, disait le bon prélat, que Dieu veuille choisir de mes filles pour un dessein si glorieux ? Y en a-t-il qui veuillent exposer leur vie si généreusement ?"

Il ordonna que Madame de la Peltrie fut reçue dans le monastère comme lui-même.

D'après la Mère de l'Incarnation, "il semblait qu'elle apportât la joie du paradis." Le difficile, dit-elle, était de me choisir une compagne, car toutes le voulaient être.

Comme Madame de la Peltrie ne décidait rien sans consulter M. de Bernières(1), les religieuses allaient en foule au parloir prier M. de Bernières de les recommander.

Seule, Marie de la Troche n'osait s'offrir. C'est pourtant cette frêle tendre et délicieuse jeune fille que la Mère de l'Incarnation se décida à demander. Elle-même la présenta à M. de Bernières qui la jugea éminemment propre à l'apostolat et à l'étonnement général, Marie de saint Bernard finit par réunir tous les suffrages. Il restait à obtenir le consentement de ses parents. C'est alors que la généreuse religieuse eut recours à Saint Joseph, faisant vœu de porter son nom s'il disposait son père et sa mère à ce cruel sacrifice. Et par un coup de cette souveraine maîtrise que Dieu a des cœurs, le consentement jugé impossible à espérer fut accordé.

LAURE CONAN.

— o —

(1) L'illustre et saint M. de Bernières Souvigny fut l'ange visible de la fondation de Québec, disait Marie de l'Incarnation. On sait le rôle extraordinaire qu'il joua auprès de Mme de la Peltrie et comment il l'avait demandée en mariage pour la défendre contre les persécutions de son père qui voulait la forcer de se remarier. A ceux qui s'étonnerait que Mme de la Peltrie ait eu recours à ce stratagème, je rappellerai que nous n'avons plus l'idée de ce qu'était alors l'autorité paternelle. C'était au point que le grand Condé, après avoir gagné la bataille de Recroi, n'osa pas résister à son père et se laissa marier malgré lui comme une petite pensionnaire.

UNE VOCATION

St Thomas d'Aquin



A vocation, au sens chrétien, est la prédestination que Dieu fait d'un homme à un état de vie particulier dans lequel il trouvera les moyens de se sanctifier et de mériter le bonheur éternel. Il y a donc dans toute vocation, quatre choses : *l'Appel, la Réponse, l'Action commune, la Récompense.*

Toutes elles apparaissent vivantes et inspiratrices en St-Thomas d'Aquin.

.I.—L'APPEL

Dieu le destinait à être un grand saint et un grand docteur dans l'Ordre de Saint Dominique. Or, il était tout jeune, sa nourrice le portait dans ses bras et il ne parlait pas encore, que déjà l'action intérieure de Dieu se manifestait. Un jour, comme elle le mettait au bain, une femme de service s'aperçut qu'il tenait un morceau de papier. Elle essaie de le lui prendre, mais l'enfant serre sa petite main et refuse de lâcher son trésor. Elle insiste, caresse, supplie, menace ; peine perdue. La mère arrive, ressource dernière ! et de force enlève aux doigts récalcitrants le précieux chiffon. Elle regarde. Qu'y voit-elle ? Ces deux mots : *Ave Maria*. La comtesse Théodora eut comme une intuition de l'avenir et rendit le papier à l'enfant qui l'avalait aussitôt. Est-ce du mysticisme de voir dans ce geste l'attrait surnaturel vers la prière uni à l'instinct de l'amour qui aspire à manger ce qu'il aime pour mieux s'unir à lui ?

A cinq ans, selon la coutume des familles nobles italiennes, l'enfant fut confié aux Bénédictins du Mont-Cassin. Dans cette atmosphère religieuse, le cœur du jeune Thomas s'ouvrit à l'aise et respira librement du côté du ciel. Toujours grave et recueilli, il pensait à ce Dieu, dont il sentait sans se l'expliquer, la présence mystérieuse. Son souvenir le poursuivait jusque dans ses jeux. Pendant que ses camarades, enivrés de soleil et de liberté, se

livraient avec transports à leurs ébats, lui, marchait à côté du maître, l'écoutait et l'interrogeait. "*Maître, disait-il, qu'est ce que Dieu ? Qu'est-ce que Dieu ?*" Et jamais la réponse ne contentait pleinement son âme affamée de l'Infini.

L'enfant a grandi, il est à l'université de Naples réputée pour la haute science de ses professeurs. Là comme partout, la jeunesse s'amusait follement, dépensant en des plaisirs souvent défendus, le plus pur de sa sève. On y travaillait aussi avec ardeur. Recueilli par nature, fidèle au devoir par principes religieux, Thomas prit le premier rang parmi les laborieux et les sujets d'avenir. Simple, nette, allant au but, sa parole était déjà écoutée de tous. Il semblait qu'en passant par son intelligence et par ses lèvres, les leçons devenaient plus lumineuses et plus vraies, et les historiens assurent que les élèves ravis saluaient en lui leur chef, et les maîtres, presque leur égal.

Une âme même élevée eut été sensible à *ce premier coup de clavier de la gloire*, Thomas semblait ne pas l'entendre. Une voix plus puissante lui parlait au cœur d'une gloire plus pure. Ce fils de grand seigneur, ce descendant de rudes guerriers, aspirait à l'obscurité pacifique du cloître. Etaient-ce les souvenirs du Mont-Cassin qui hantaient son imagination ou la voix des grands moines qui l'appelait au *Laus Perennis* ? Non. A peine fondé depuis vingt ans par un prédicateur aussi saint qu'illustre, l'Ordre des Prêcheurs jetait, en ce moment, à Naples même, un vif éclat de sainteté et de science, et c'était vers lui qu'inclinait le cœur du jeune étudiant. Il allait souvent prier dans la chapelle des dominicains et aimait à s'entretenir avec les religieux de leur genre de vie. Tout ce qu'il en apercevait, l'attirait tortement. La voix intérieure devenait plus impérieuse : *Suis-moi, disait-elle, laisse les morts enterrer les morts. Je suis la voie, la vérité, la vie. Je suis Dieu. Viens.* Les religieux l'en pressaient doucement. Un d'entr'eux, l'homme d'une vertu supérieure et d'un grand renom dans la ville, eut une vision dans laquelle il l'aperçut revêtu de l'habit dominicain. *Dieu vous donne à nous, lui dit-il, venez.* Thomas n'hésite plus. Il dit à Dieu : *Me voici.* Il laisse là ses livres, ses

maîtres, ses camarades, entre au couvent, sans prévenir sa famille, et prend l'habit au bout de quelques jours.

II.—LA RÉPONSE

C'était déjà répondre par un acte à l'appel de Dieu, mais Dieu voulait une affirmation plus probante, la vraie : la souffrance.

Quand l'étonnante nouvelle de sa vestition dominicaine, arriva au Château de la Rocca Secca, le cœur de sa mère en bondit. Elle part aussitôt pour Naples, court au couvent des dominicains et demande son fils. Son fils ? Il était parti pour Rome.—Eh bien ! allons à Rome.—Pauvre femme, votre bien-aimé est parti de Rome pour Paris. C'en est trop. Blessée dans sa dignité de Comtesse et de mère, elle enjoint à ses deux autres fils, qui servent dans l'armée impériale de rejoindre le fugitif, coûte que coûte. La chasse ne fut pas longue. Surpris avec son compagnon auprès d'une source où ils se reposaient de leurs marches forcées, Thomas est saisi, garotté, injurié, battu, et, sa blanche robe en lambeaux, ramené à sa mère, qui l'enferme dans la prison du château. Alors, l'assaut commence. Maternellement attachée à sa proie, Théodora venait à chaque instant voir son fils, le harcelant de ses reproches, de ses larmes et des témoignages d'une tendresse qui ne s'appartenait plus. Rien n'ébranla le jeune religieux. Il aimait sa mère de tout son cœur, sa mère le savait bien, mais il aimait Dieu plus que sa mère et Dieu le voulait à Lui. Ses sœurs vinrent au secours de la mère, ses deux sœurs qui ne faisaient avec lui qu'un cœur et qu'une âme. Elles aussi, essayèrent de lutter contre sa vocation. Vaincues par la vérité, elles passèrent à l'ennemi, trop heureuses d'adoucir, par leur tendresse assidue la captivité de leur frère.

Ce n'était pas l'affaire des deux aînés. En soudards qui en ont vu bien d'autres, ils conçurent un infernal projet. Ils savaient que la vie religieuse est une vie de pureté absolue, ils savaient que leur frère était chaste et que c'était pour rester chaste qu'il se donnait à Dieu : *Tendons un piège à cette vertu naïve, elle y succombera sûrement et alors.... adieu les Dominicains.* Un soir donc entre dans a cellule du prisonnier une femme, jeune, belle, envelop-

pant le noble adolescent de ses regards, de ses caresses et de ses protestations enchanteresses. Thomas sent le péril. Indigné, il saisit au foyer un tison brûlant et en frappe la malheureuse, qui s'enfuit. Puis, avec le tison vainqueur, il trace sur le mur une croix, s'agenouilla devant elle, remercie le Dieu des cœurs purs de sa victoire et le supplie d'éloigner de lui, à jamais, de pareilles tentations. Deux anges descendent près de leur nouveau frère, lui parlent avec amour et le ceignent, non sans une vive douleur, d'un cordon mystérieux, symbole à la fois et instrument d'une vertu désormais intangible. Depuis sept siècles, cette action purificatrice se perpétue. Des chrétiens, des jeunes gens en grand nombre, ceignent ce cordon chargé de la bénédiction des anges et, comme St-Thomas, en ressentent l'influence rédemptrice.

Dieu avait parlé ! toute résistance devenait inutile et criminelle. Un beau matin, les Dominicains de Naples furent, en grand mystère, priés de se trouver la nuit suivante, sous la tour du château : on leur remettrait le prisonnier. La journée fut bien longue pour l'affection inventive des deux sœurs. La nuit venue, les Dominicains sont au rendez-vous. A peine là haut aperçoit-on l'ombre des deux conspiratrices dont les mains descendent silencieusement le cher fugitif qui tombe dans les bras des religieux et les suit au couvent.

FR. L. BOITEL, O. P.

(A suivre)

— o —

Les Jeunes au Congrès Marial



AR une délicate attention, la commission cardinalice chargée de présider à l'organisation du Congrès Marial, a voulu que dans ce concert de louanges chantées, en l'honneur de la Vierge Immaculée, par des prélats et d'éminents religieux, une voix laïque se fît entendre et que cette voix fût celle d'un jeune.

Répondant avec empressement au grand honneur qui lui était fait, M. Marc Sangnier, le vaillant président *du Sillon*, s'est rendu à Rome, et, devant cette magnifique

assemblée, a porté la parole avec une éloquence et un élan chrétien qui ont soulevé un véritable enthousiasme.

Nous donnons de courts extraits de ce beau discours :

“ Quand Dieu décida de sauver le monde, Il résolut d'envoyer sur la terre son Fils unique pour en faire le Sauveur des hommes ; mais Il voulut d'abord que l'humanité marchât comme au-devant de cette divine sainteté qui allait descendre du Ciel. Il lui prépara le corps d'une Vierge immaculée d'où devait sortir le corps même du Christ.

Et le Père voulut que l'œuvre de la Rédemption fût ainsi consentie deux fois, et par la Vierge Marie et par son Divin Fils.

De même aujourd'hui, Il ne veut pas non plus nous sauver malgré nous. Il réclame que nous soyons ses coopérateurs. Peuples comme individus, nous devons *préparer les voies au Seigneur* si nous voulons que celui-ci *fasse pleuvoir le Juste...*

Nous, pauvres enfants, qui avons conçu, au seuil du siècle qui commence, la sainte ambition non de briser les ailes aux espérances même de ceux qui traînent leurs efforts dans les vallées enténébrées du doute et de l'erreur et qui luttent contre nos adversaires non pour les exterminer, mais pour les délivrer du mal et leur faire partager bientôt la joie de nos pacifiques victoires, nous croyons, ô Marie, que vous regarderez avec affection notre confiance et que vous voudrez bien que nous portions partout, même parmi les plus pervers ou les plus égarés, l'amour de votre Fils et son Nom, et la force sociale que nous met au cœur sa charité divine, puisque vous n'avez pas craint vous-même de Le laisser aller parmi les pièges des sadducéens, les hypocrisies des pharisiens, et les foules méchantes qui L'ont pris à votre tendresse et ne L'ont acclamé un instant, tandis qu'Il les traversait monté sur l'ânesse docile, au pacifique triomphe des Rameaux, que pour Le crucifier ensuite ignominieusement entre deux voleurs.

Que les nations qui souffrent des crises morales et sociales les plus angoissantes sachent bien qu'il y a autre chose, au fond des maux qui les désolent, qu'une question d'économie politique, qu'un conflit d'intérêts. qu'il y a un problème religieux qu'elles peuvent bien parfois essayer d'oublier, mais qui n'en demeure pas moins inéluctable.

C'est en s'élevant toujours plus haut, en exerçant leur élite aux nobles devoirs de la conscience et de la responsabilité civiques qu'elles s'apercevront un jour qu'à elles seules les forces humaines sont impuissantes à réaliser le rêve démocratique qu'elles ont conçu. Alors, dans leur sublime ascension, elles rencontreront Jésus Rédempteur, et il faudra qu'elles retombent pesamment dans les ténèbres de la mort ou qu'elles s'abandonnent aux divins embrassements de leur Christ retronvé en criant le *Fiat* libérateur.

Et si le Christ devient l'âme vivante de la démocratie ; si c'est Lui qui non seulement fait plier le genou à l'égoïsme personnel devant le bien commun, mais identifie en Lui-même le bien de chacun et le bien de tous, comment ne pas voir que, du même coup, ce qui était utopie malfaisante chez les socialistes devient aussitôt, grâce à l'idéal chrétien et à la discipline morale du catholicisme, sublime et fécondante réalité ?....

Plus qu'aucune autre patrie, la vieille terre de France est meurtrie d'impiété, flagellée de haine. C'est pourtant votre terre aimée, ô Notre-Dame de Paris, de Chartres, d'Amiens, de Fourvières et de tant de bonnes villes qui, si longtemps, furent fidèles et pieuses ; c'est pourtant votre jardin choisi de grâces et de miracles, ô Vierge de la Salette et de Lourdes !

... Puisqu'on voulait qu'une voix jeune et humble, s'élevant de la foule de ceux qui vous aiment, vint réparer les outrages en chantant vos louanges, on a bien fait, n'est-ce pas, de choisir une voix de France !

L'hiver est rude, la tempête menace les riches moissons d'amour que Marie fit germer sur notre sol, mais dans le sillon ouvert les graines jeunes sont déjà tombées. Ayez confiance, ô Sainte Vierge, votre sourire fécondera les gerbes pour les récoltes futures. Voyez ! Déjà la rude écorce craque sous une ardente poussée de vie : c'est la jeune France qui monte !....

Prière pour les Voyageurs

“... Et conduisez les voyageurs. ...”

Je me souviens

Avec douceur de cette phrase familière,
Que j'ai entendu dire autrefois par les miens,
Certain soir qu'ils faisaient ensemble leur prière.

Il y a bien longtemps. C'était un soir d'hiver,
Dans la vieille maison où sont nés les ancêtres,
La flamme d'un grand feu riait dans l'âtre clair,
Et l'on voyait la neige à travers la fenêtre.

La chambre était joyeuse ; en un paisible accord
Les voix graves des miens confondaient leurs murmures ;
Mais dehors il faisait noir et le vent du nord
Soufflait perfidement au trou de la serrure.

L'horloge balançait son cœur d'or ; au plafond
La lampe suspendait son nimbe tutélaire,
Et je me sentais plein d'un bonheur très profond
En voyant sur le mur vivre des ombres chères.

* * *

“... Et conduisez les voyageurs...”

Ah ! cette nuit,

Dans la neige couvrant les sentes et les routes,
A travers le grand vent dont l'espace bruit,
Combien de voyageurs se sont perdus sans doute !

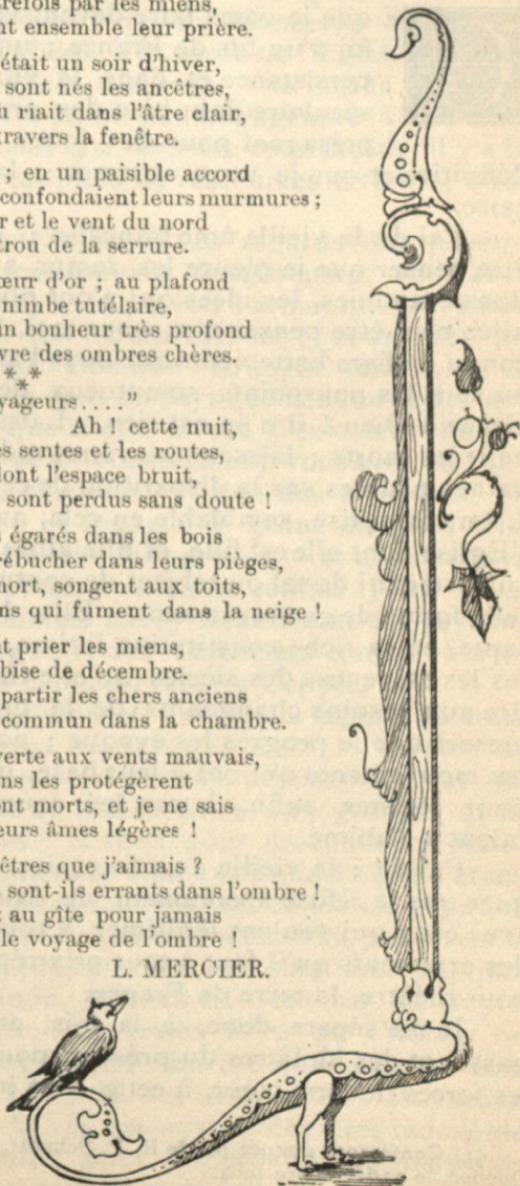
Combien de pauvres gens égarés dans les bois
Que les ombres ont fait trébucher dans leurs pièges,
Et qui, sentant venir la mort, songent aux toits,
Aux bons toits des maisons qui fument dans la neige !

Ainsi rêvais-je en écoutant prier les miens,
Et courir dans la nuit la bise de décembre.
— Depuis, hélas ! j'ai vu partir les chers anciens
Qui disaient la prière en commun dans la chambre.

Car leur porte s'étant ouverte aux vents mauvais,
Et la lampe dont les rayons les protégèrent
Étant morte, eux aussi sont morts, et je ne sais
Ce que le vent a fait de leurs âmes légères !

Que sont-ils devenus, les êtres que j'aimais ?
Par quels chemins confus sont-ils errants dans l'ombre !
— O mon Dieu, conduisez au gîte pour jamais
Ceux des nôtres qui font le voyage de l'ombre !

L. MERCIER.



Le Comte Albert de Mun (1)

ETUDE

E que je viens faire devant vous, c'est l'acte de foi d'un fils de France ; un acte de foi dans la persistance et dans la vitalité de cette force séculaire dont bien des prophètes de malheur présagent pour des jours prochains la ruine définitive et que je veux nommer : la vieille Ame française.

J'ai dit la vieille âme française ; et vous allez peut-être penser que je pleure les temps anciens, les institutions évanouies, les idées qui n'ont plus cours ; et vous allez peut-être penser que, pour moi, l'âme française n'a connu de fiers battements que sous l'armure des chevaliers ou sous les pourpoints somptueux des grands de cour. Grâce à Dieu ! il n'en est rien. Laissons les morts ensevelir les morts ; laissons les rétrogrades se consumer en vaines plaintes sur la disparition de ce qui a cessé de vivre. L'âme française, semblable en cela, au moins un peu, à l'Eglise dont elle est fille, et fille aînée, n'a besoin, pour subsister, ni de tel ou tel état de coutumes, ni de telle ou telle forme de gouvernement. Elle demeure assez puissante, en sa riche constitution intime, pour se plier à toutes les exigences des siècles qu'elle traverse ; pour répondre aux besoins changeants de la créature humaine, à mesure que le progrès les évoque ; pour s'associer à tous les mouvements qui ont à leur base, une idée généreuse ; pour résister, enfin, à tous les courants qui l'emporteraient à l'abîme.

J'ai dit : la vieille âme française. C'était pour indiquer que je refuse absolument de faire cause commune avec ceux qui veulent légitimer, à tout prix, des excès et des errements qu'il faut à tout prix réprouver, eussent-ils pour théâtre, la terre de France.

Je me sépare donc, à la fois, et des adorateurs du passé, et des idolâtres du présent, pour adhérer, de toutes les forces de mon cœur, à cette âme immortelle qui était

(1) Conférence donnée par le R. P. Schmitt, à l'Institut Canadien de Québec, le 22 décembre 1904.

hier, qui est aujourd'hui et qui, — c'est mon ferme espoir, — sera demain ; à cette âme immortelle et qui mérite de ne pas mourir, parce qu'elle a su se passionner pour toutes les grandes idées, et d'abord pour la grande idée de l'Évangile, parce qu'elle a su se dévouer à toutes les grandes causes, et d'abord, à la cause de l'Église de Dieu.

Sans doute, — et je le sais trop, — la façade de notre vie politique et sociale paraît peu engageante à contempler ; mais je sais aussi que, derrière cette façade, il y a le pays et que ce pays est plein de ressources vivantes, quoi qu'on dise.

Ces ressources vivantes, si vos regards ont pénétré par delà des apparences souvent désastreuses, vous avez pu les découvrir ; vous avez pu voir l'armée que tout cœur français honore pour son héroïsme muet ; vous avez pu voir cette pléiade d'écrivains que l'étranger admire, à ce point qu'une idée, née dans un pays quelconque ne devient vraiment mondiale, que si elle a reçu d'eux leur estampille et comme son permis de circuler ; vous avez pu voir, parmi ces écrivains, plusieurs, et non des moindres, en route vers l'Église où ils sont sur le point d'entrer, s'ils n'en ont pas déjà franchi les portes ; — et des critiques comme Brunetière, et des publicistes comme Jules Bois, et des économistes comme Leroy-Beaulieu et des psychologues comme Bourget, et des romanciers comme Huysmans, et des poètes comme François Coppée.

Mais ce n'est pas tout, et, derrière la façade, au cœur du pays, voici le clergé français qui n'est le dernier du monde ni par sa science, ni par son dévouement, ni par son attention de plus en plus éveillée aux grandes questions contemporaines ; et voici, pour seconder son action et la faire pénétrer dans des milieux où elle n'a pas d'accès, des légions chaque jour grandissantes de jeunes gens qui, pour lutter contre le péril présent, n'hésitent pas à renoncer aux carrières les plus élevées, aux situations les plus brillantes. Voici enfin, Mesdames, — et vous me reprocheriez de les oublier, — ces vraies filles de France, ces femmes qui sacrifient l'argent destiné aux toilettes éclatantes ou aux bijoux de prix, ces femmes qui s'arrachent aux commodités de la vie, aux attrait des fêtes mondaines ou des joies de famille, pour s'improviser visiteuses des logements pauvres ; pour faire des conférences aux pois-

sonnières des Halles ; pour porter en faisant humblement le catéchisme, la parole de Dieu, à de pauvres petites âmes d'enfants qui sans elles, en eussent été privées.

L'âme française n'est donc pas encore au tombeau, et je serais bien peu persuasif si je ne vous montrais pas que l'homme dont je voudrais vous parler aujourd'hui, — Monsieur le Comte de Mun, — a été si magnifiquement représentatif de cette âme, qu'il en est comme l'incarnation resplendissante.

Monsieur de Mun a su, d'abord, ne pas l'éteindre en lui, cette vieille âme française, dont tant d'autres ont comprimé, en eux, les effervescences et les bouillonnements.

On nous demande souvent ici, à nous venus de France, pourquoi les bien pensants de notre pays n'arrivent pas à enrayer les mouvements funestes. Mon Dieu, tout simplement parce qu'un trop grand nombre arrêtent, au moment de son entrée dans leur âme, le souffle de la patrie qui les entraînerait aux grandes choses, parce qu'ils demeurent des âmes légères, des âmes molles, des âmes médiocres.

Âme légère, il aurait pu, — sa belle prestance, sa virile physionomie, son regard dominateur et fier l'y autorisaient, — il aurait pu borner son ambition à devenir un de ces salonniers exquis dont les cohues élégantes qui sont les soirées parisiennes se disputent la présence ; voire même un de ces boulevardiers brillants, arbitres des élégances en fait de costume et en fait d'esprit dans cette capitale de toutes les élégances qui s'étend du boulevard Montmartre à la Madeleine, et du Louvre à l'Opéra.

Âme molle, il aurait pu se laisser abattre d'avance par le dégoût de la lutte et tomber dans le dilettantisme improductif ou la tristesse découragée.

Âme médiocre, il aurait pu faire, tout simplement un gentilhomme campagnard, assistant à l'engourdissement graduel de ses facultés, et regardant passer, sans émoi, le torrent qui, grossissant toujours et grondant de plus en plus fort, menace d'emporter bientôt la demeure où il réfugie sa triste paresse.

Il a su céder à de plus nobles appels, et c'est au service de son pays, dans la carrière militaire qu'il a conso-

cré les forces de sa jeunesse. Ses premières armes eurent pour théâtre l'Algérie, agitée, alors, par les insurrections d'indigènes turbulents. A cette époque, l'enthousiasme patriotique hante déjà son cœur. Cette fierté, dont il a si bien parlé depuis, cette fierté qui saisissait les soldats d'Afrique au récit des légendes de gloire, il n'est pas douteux non plus qu'il ait été le premier à l'éprouver ; et il n'est pas douteux qu'il ait pu voir alors passer sur son visage, l'émotion qui irradiait le dur visage bronzé des vieux troupiers, "quand l'escadron s'arrêtait tout à coup devant un buisson marqué par le souvenir d'un combat, pour faire front et présenter le sabre."

Mais une autre campagne l'attendait, plus terrible encore, et c'était celle de 70. Il prenait part vaillamment, comme lieutenant au 3e régiment de chasseurs, à la défense de Metz ; il chargeait à Gravelotte, côte à côte avec son général qui se penchait vers lui, dans la fièvre de la bataille, parmi le tumulte des sabres entrechoqués du canon grondant de la fusillade crépitante, pour lui lancer cet étrange cri de vieux soldat : Quelle belle fête ! Enfin, partageant le sort cruel de cette armée dont l'effort douloureux fut rendu stérile par l'inertie de son chef, il s'en allait, prisonnier ! en Allemagne ! Lorsqu'il revient, ce fut, "non comme un exilé joyeux de la délivrance, mais comme un enfant tristement ramené au foyer que ses bras n'avaient pu sauver de l'horrible profanation." Non seulement, la France était défaite par les ennemis du dehors, mais elle était en proie aux luttes de ses propres enfants.

Paris, à peine délivré offrait à ses vainqueurs, debout à ses portes, le spectacle des vaincus, en train de se déchirer. Paris livrait à l'incendie quelques-uns des plus beaux monuments de son histoire. Paris envoyait au martyre ses plus dévoués serviteurs, ses prêtres eux-mêmes, et le jeune officier eut la douleur, douleur suprême pour un patriote, de tirer, contre des Français, une épée que, pour la première fois, il eut voulu laisser au fourreau.

Alors, devant le deuil de la patrie, toute frissonnante encore de sa longue et cruelle épreuve, toute couverte du sang de ses fils, ce grand soldat, au cœur meurtri par tant de désastres, sentit monter dans son esprit d'anxieuses

interrogations. A ces infortunes, quel remède ? A ces problèmes de vie ou de mort, quelle solution ?

C'est alors que la Providence fit briller sur la nuit de son âme un éclair ; c'est alors qu'elle lui apporta le moyen de contribuer au relèvement moral de son pays ; c'est alors qu'elle lui fournit une idée à laquelle il devait se consacrer, corps et âme, et pour toujours.

Peu de mois après la semaine sanglante, survenait, en effet, un de ces événements, qui modifient, pour la fixer à jamais, l'orientation d'une destinée. Un jour, il se trouvait avec un jeune officier de ses amis, le comte de La Tour du Pin, dans un salon du Louvre, où le retenaient ses fonctions militaires, lorsqu'un homme d'œuvres, humble parmi les humbles, se présenta :

“ L'homme de Dieu était là, debout. Le visage enflammé d'espérance et de foi, il leur disait que la patrie n'était pas perdue et que, pour la sauver, il n'y avait qu'à la rendre chrétienne, que le peuple était bon, plus égaré que coupable, et plus facile à convertir qu'on ne pense, qu'il ne fallait pour cela qu'aller à lui et lui parler à cœur ouvert. Sa voix devenait plus pressante, et tandis qu'il racontait la vieille gloire des artisans français, (gloire qu'il désirait passionnément voir revivre), on eut dit qu'il en passait un reflet dans ses yeux. Puis il parlait de son Cercle, (cercle catholique d'ouvriers fondé à Montparnasse par Ozanam) humble fondement d'une œuvre gigantesque et s'écriait dans un accent sublime : “ Mais je suis seul et que puis-je faire ? Ah ! si vous veniez avec moi, si nous trouvions encore quelques hommes, nous ferions la conquête de la France et nous la jetterions aux pieds de notre Dieu.

Sur le riche terrain de l'âme du Comte, ces paroles tombèrent comme la semence féconde d'où devait sortir la moisson future ; dès lors, il entrevit, plus noblement utile que sa mission de soldat de France, la mission de chevalier de l'Eglise et de Dieu, en France et pour la France ; dès lors, il résolut de contribuer de tout son pouvoir et de toutes ses forces à ce qui lui parut l'œuvre indispensable : *l'organisation chrétienne de la société contemporaine.*

Cette société contemporaine, au nom de son catholicisme, il la jugeait défectueuse, en droit et en fait ; il la voyait fondée sur les principes révolutionnaires qu'il

réprouvait et croyait à la nécessité de lui substituer, par une sorte de contre-Révolution, une autre société fondée sur les principes chrétiens.

Restituer l'idée de Dieu et de ses droits souverains, dans l'ordre politique ; réorganiser, suivant les données évangéliques, l'ordre social, tel est le programme, à double face, mais à principe unique, qu'il conçut alors et ne cessa jamais de poursuivre.

FR. H. SCHMITT, O. P.

(*A suivre*)

— o —

CHRONIQUE DOMINICAINE

Les Dominicains au Congrès Marial de Rome

L'Ordre de Saint-Dominique ne pouvait manquer d'être représenté au Congrès Marial de Rome. Il l'a été dignement, pour ne parler que de ce seul fait, par l'éloquent discours qu'a prononcé le Rme P. Cormier, Maître Général de l'Ordre des Frères Prêcheurs dans la seconde séance générale tenue le premier décembre.

Le Révérendissime Père a traité des liens qui unissent l'Ordre de Saint-Dominique à la dévotion envers Marie. Ces liens sont si intimes qu'au XIIIe siècle on appelait les Frères-Prêcheurs, les "Frères de Marie."

En dehors des marques de protection spéciale que la Sainte Vierge prodigua aux Frères, ce fait s'explique tout naturellement si l'on considère l'apostolat de saint Dominique. Il fut l'apostolat de la vérité : vérité dans la foi, vérité dans la piété. Or, ce fut précisément la même mission que remplit Marie dans l'Eglise. Celle-ci ne lui décerne-t-elle pas cet éloge singulier d'avoir à elle seule anéanti les hérésies dans l'univers entier.

Elle remplit ce rôle de gardienne de la vérité avec douceur, mais avec une fermeté inébranlable, car la vérité intégrale n'est-elle pas le bien le plus précieux apporté par son Fils au genre humain. Jusque dans le mode d'action, saint Dominique imite le modèle offert par la Vierge Immaculée.

Outre ce discours, le Révérendissime Père a pris part

comme président aux travaux de la troisième section, s'occupant des associations religieuses. On y a remarqué la haute compétence dont il a fait preuve.

Bouquet de fleurs

Le 14 décembre, le R. P. Body, directeur du Rosaire de Lyon, fut admis en audience par le Pape. Nos lecteurs seront heureux de lire les lignes suivantes dans lesquelles le Révérend Père en rend compte :

« Nous tenions à la main un gracieux bouquet. Les fleurs, de couleurs variées et délicates, qui le composaient, formaient un tout vraiment très beau et très agréable à voir ; autour de nous, plus d'un regard s'arrêtait sur elles avec complaisance. Tout au bas, quinze roses blanches, rouges et jaunes, représentaient les associés du Rosaire. Un peu plus haut, liant le bouquet à la poignée, un large ruban bleu portait ces mots bien apparents : *A sa Sainteté Pie X, les Premiers Samedis du mois*. A l'entour, serpentait un feuillage de lierre symbolisant l'attachement des associés du Rosaire au Saint-Siège. Puis, audessus, se dressait le bouquet lui-même avec ses roses, ses lilas, ses myosotis, ses violettes et ses pensées. Entre les tiges, nous avions entrelacé, bien visible, la supplique en faveur du Premier Samedi du mois.

Lorsque nous nous agenouillâmes devant le Pontife et baisâmes son anneau, il promena un regard étonné, puis accompagné d'un sourire d'une bienveillance paternelle, sur toutes ces fleurs artistement disposées qu'il considéra et admira quelques instants. Nous lui demandâmes alors de vouloir bénir d'une manière spéciale, non seulement les personnes qui nous avaient chargé de lui offrir ce présent, mais aussi tous les associés du Saint Rosaire de Lyon.

Oui, oui, dit le Souverain Pontife. *Toutes les bénédictions, à tous, à tous.*

Lorsque nous nous levâmes pour nous retirer, le bouquet fut déposé par un des prélats assistants à droite du Souverain Pontife sur une table, et une autre personne fut introduite.

Nul doute qu'à la fin des audiences, très nombreuses ce jour-là, le Pape n'ait admiré ces fleurs de France.

Sacrée Congrégation des Rites

(*Cause des Martyrs Dominicains*)

La Congrégation des Rites s'est réunie le 8 novembre au palais apostolique du Vatican. La séance était présidée par les cardinaux Vincent Vanutelli, Gotti, Ferrata, Martinelli et Tripepi.

La réunion a jugé plusieurs procès de béatification. Elle a eu à se prononcer sur une cause qui intéresse vivement l'Ordre de Saint-Dominique.

Il s'agit de la validité des procès apostoliques et des enquêtes faites par les ordinaires respectifs, au sujet du non-culte pour les vénérables Jérôme Hermosilla, évêque de Miletopolis, vicaire apostolique du Tonkin oriental, Valentin Barrico Ochoa, évêque de Centuria, vicaire apostolique du Tonkin central et Pierre Almato, prêtre missionnaire, tous de l'Ordre des Frères Prêcheurs, mis à mort en haine de la foi.

Quelques vœux du Congrès Marial

“ Considérant que le progrès de la vraie dévotion ne répond pas toujours à l'efflorescence des dévotions nouvelles, et que, dans certaines contrées, *les fidèles ne sont pas toujours suffisamment éclairés sur le véritable caractère de la dévotion à la Très Sainte Vierge*, le Congrès Marial de Rome exprime le désir que tous ceux qui s'appliquent à inculquer la dévotion à la Très Sainte Vierge cherchent moins à lui donner des formes nouvelles qu'à expliquer les aspects séculaires de cette auguste dévotion, et insistent auprès du peuple fidèle sur la différence essentielle qui existe entre le culte d'hyperdulie, rendu à juste titre à l'Immaculée Mère de Dieu, et le culte de latrie dû à Dieu seul, c'est-à-dire à la Très Sainte Trinité et au Verbe Incarné, Jésus-Christ notre Rédempteur.

“ Considérant que la salutation angélique renferme une éloquente profession de l'Immaculée Conception de la Mère de Dieu, le Congrès Marial de Rome invite les familles chrétiennes à réciter chaque jour en commun au moins une partie du saint Rosaire.

“ Considérant que les pèlerinages sont des manifestations édifiantes de foi, de piété et de pénitence, le Congrès

Marial insiste pour qu'ils ne perdent jamais ce triple caractère.

“ Que l'image de Marie, type sublime de la pudeur chrétienne et de l'idéal surnaturel, occupe une place d'honneur dans les maisons catholiques.

“ Que les représentations de la Mère de Dieu restent fidèles aux traditions des premiers âges et ne tombent jamais dans des mièvreries mesquines dépourvues de piété solide autant que de bon goût.”

— o —

AU PAYS DES MANDARINS

JOURNAL D'UNE SŒUR CANADIENNE MISSIONNAIRE
EN CHINE

Nous sommes heureux de faire bénéficier nos lecteurs de la bonne fortune qui nous a mis en possession de ces lettres. Elles sont écrites par une religieuse canadienne, franciscaine missionnaire de Marie, originaire de la Baie du Febvre, au diocèse de Nicolet.

L'esprit apostolique qui les anime montre combien est intense au cœur de nos compatriotes la passion de se dévouer au salut des âmes, même dans les pays lointains. C'est bien là un des traits distinctifs de notre race.

Puissent ces lignes inspirer à quelques-uns de nos jeunes lecteurs ou lectrices des désirs d'apostolat. Puissent-elles aussi exciter la charité compatissante des autres, cette charité qui prie et qui donne, la seule véritable. C'est le seul but que nous poursuivions en publiant ces pieuses et intéressantes lettres.

A. V.

PÉKIN, 10 JUIN 1904.

Dans la Capitale du Céleste Empire ! C'est vraiment incroyable ! Mais je ne veux pas anticiper et je reprends le récit de mon voyage où je l'ai laissé. Le 7, vers 8 heures, nous étions à Tang-Kou, c'est-à-dire qu'il fallait faire deux heures de petit bateau chinois pour y arriver.

Trois des nôtres se sont payé un bon mal de mer sur ce petit bateau. A 11 heures, nous accostions à Tang-Kou. Un M. Anglais qui connaît nos Sœurs de Tché-Fou s'est occupé de tous nos bagages, et nous sommes allées dîner tranquillement à l'hôtel en attendant l'heure du train. Ce bon Monsieur a même envoyé un télégramme aux Sœurs de St-Vincent de Paul de Tien-Tsin de venir nous rencontrer à la gare.

A 1½ heure, nous partions en chemin de fer. Une heure plus tard, nous étions à Tien-Tsin. Les Sœurs nous ont reçues avec une charité sans pareille. Le 8 juin, à 9 hrs moins le quart, nous quittoes Tien-Tsin pour Pékin. Ce sont les bonnes Sœurs de St-Vincent qui nous ont reçues dans la *grande Capitale* à une heure. Le pays, de Tien-Tsin à Pékin est très plat. On y cultive surtout le riz et le blé-d'inde. Comme en Chine, chacun enterre ses morts où il veut, nous voyons partout de petits cimetières, c'est-à-dire des groupes de quatre à cinq *buttes*, entre lesquelles on cultive la terre. Presque toutes les maisons sont en terre, un seul étage, larges d'une dizaine de pieds et longues de quinze à vingt pieds avec une porte et une fenêtre.

A 1 heure nous étions à Pékin. Un militaire français s'est occupé de nos bagages et se serait mis en quatre pour nous rendre service.

Le couvent est à une bonne demi-heure de la gare. Il fallait donc monter dans des voitures chinoises. Charretin à deux roues sur lequel il y a une couverture, — genre voiture de Bohémiens, — traîné par un mulet.

A 2 heures nous étions chez les bonnes sœurs. Nous avions compté repartir le lendemain matin pour Tchín-Tsing-Fou. Nous visitions à la hâte la maison lorsqu'une sœur est venu nous prier de descendre au parloir. Mgr Favier désirait nous voir. Il est paralysé. On conduit Sa Grandeur partout dans une petite voiture. La Mère Supérieure désolée lui a dit que nous voulions partir le lendemain. "Non, non, fit Mgr. Le bon Dieu a dit : Tu ne tueras pas ; pas toi plus que les autres ; et vous allez vous tuer à voyager si vite. Vous ne partirez pas de Pékin avant samedi." (Nous étions au mercredi). J'ai présenté tous mes arguments et tous sont tombés devant ceux de Monseigneur et de la Mère Supérieure. M. du Colombier, procureur des missions et un autre missionnaire sont venu nous voir et nous ont répété le même refrain. J'ai été vaincue et il a été décidé que nous resterions jusqu'au samedi. Le soir, Sa Grandeur est venu voir si nous restions.

Le 9, nous sommes allées saluer M. le Consul de France, M. du Baille qui a été tout à fait bienveillant pour nous. Il a vécu plusieurs années au Canada. Il a bien connu Mgr Gravel et Mgr Laflèche. J'ai passé un bon moment à causer de mon cher pays. De là nous sommes allées voir la Légation. C'est une grande église pour tous les catholiques de nations étrangères. Toutes ces courses se sont faites en *pousse-pousse* chinois. C'est une petite voiture à deux roues et à une place. Un chinois s'attelle dans les timons et un autre pousse en arrière. Ils courent tout le temps, comme des chevaux. En passant chez Monseigneur, nous nous sommes contentées de regarder dans le jardin parce que Monseigneur ne laisse jamais visiter. Mais le soir il est venu au couvent et nous a demandé pourquoi nous n'étions pas entrées. "Mais c'est que nous avons eu peur...." "Il faut venir demain," reprit Sa Grandeur. Dès 7½ hrs, la Mère Supérieure me dit : Allons chez Monseigneur, il doit nous attendre, sans cela il serait déjà ici. Accompagnées par un père, nous avons visité toute la maison.

Au retour, Monseigneur m'a donné un joli chapelet. Si jamais j'ai une occasion.... je vous l'enverrai....

AU CONTINENTAL, 16 juin 1904.

Je ne vous ai rien dit de Pékin. Qu'en dire, si ce n'est que c'est bien sale... affreusement sale. Il y a quelques édifices assez jolies ; le reste

est bien laid, tout à fait chinois. Nous avons quitté Pékin le 11 juin. La veille, le bon Mgr Favier nous a apporté deux corbeilles de fruits pour le voyage. Il est très gai et très spirituel, il nous a bien amusées.

Je n'ai pas d'expression pour vous dire combien les Sœurs ont été bonnes pour nous. La vie de missionnaire a bien aussi ses consolations... De Pékin à Tching-Tsing-Fou, il y a 8 heures de chemin de fer. Ce sont encore les Filles de la Charité qui nous ont reçues. Mgr Bruyères nous attendait au couvent pour nous souhaiter la bienvenue. C'est lui qui s'est occupé des plus petits détails du voyage en *chaises* avec la bonne. Sœur Guerlain.

Nous avons visité la plus grande pagode du monde. Comme construction c'est très curieux. Il y a là des milliers de dieux devant lesquels on brûle de l'encens. Le plus important qui représente Boudda mesure au moins 40 pieds de haut. Toutes ces statues sont horriblement laides. Je ne sais quelle dévotion il faut avoir pour prier devant ces monstres. MM. les Bonzes (ou prêtres de Boudda) ont été très aimables. Ces Messieurs ne portent pas la queue chinoise. Ils sont aussi rasés que possible.

Je ne vous ai pas dit que la Révérende Mère qui est venu de Tchou-Tsi à notre rencontre a dû demeurer à Tche-Fou. Nous avons été bien désappointées. Mais le bon Dieu nous conduit sûrement et sans trop de misères.

Le 14 juin, à 3 heures, nous prenions le train. En descendant nous avons trouvé nos guides (des chrétiens venus de Tchou-Tsi) et nos *chaises*. Je vous entends vous demander ce que sont ces *chaises*. Je vais essayer de vous en faire la description la plus exacte possible. Figurez-vous une boîte d'à peu près cinq pieds de hauteur et longueur et de trois en largeur, couverte, ayant une ouverture en forme de portière. Là dedans deux sièges où deux personnes peuvent s'asseoir en face l'une de l'autre. L'intérieur est tapissé en papier et l'extérieur est couvert en coton bleu et rouge. A l'avant et à l'arrière, des timons qui suspendent le tout au dos des mules. L'une *tire* et l'autre *pousse*. Il n'y a pas de roues. Ce sont nos caros... chinois.

SEUR M. LUCIENNE.

(A suivre)

— o —



IMPRIMATUR :

+ MAXIME, Evêque de St-Hyacinthe

RÉDACTION - - - fr. A. VUILLERMET.
ADMINISTRATION - fr. C. DOYON.